

les tontons grimpeurs

1980, un an de grimpe. Premier 6a, à vue, dans la Biskoas, rocher du Cube à Plougastel. 4 clous (pitons) pour les 20m. Au départ avec les potes ça chambre façon de m'encourager, normal, ça rigole. Me voilà parti pour aller comme on dit cheu nous. Les premiers mètres plutôt bien, posé et tout mais suis trop tendu. Au 2^e mousquetonnage, je sens que ça se complique, les bouteilles arrivent, question relâchement, c'est plutôt crispé du string. Pour me détendre, en bas, à l'assurage Goulvain ne trouve rien de mieux que de me filer 3m de mou. Putain le con, il l'a fait vraiment et je vous dis pas la poilade en bas. Déconnez pas les mecs suis taquet, eux mais alors rien à foutre, t'es parti mec tu la sors direct et basta, style fait pas chier et avance. Je m'exécute, me concentre pour pas m'en coller une et passe au 3^e clou bien défais mais bon c'est devant le 4^e que ça se gâte et plutôt du style sévère. Suis tellement farci que je passe mon temps à le dévorer des yeux mais rien y fait, impossible de mousquetonner. Si je lâche une main pour prendre ma dégaine, je sais d'avance que c'est foutu, alors je tiens pour négocier avec les arsouilles du bas mais j'ai beau gueuler, supplier, rien y fait ces cons m'encouragent, comme si j'allais finir par m'en sortir alors que je suis en pleine terreur de crever. Alors je tiens, les minutes passent, interminables. Mon regard alterne entre ce foutu clou devant mon nez, scotché sans pouvoir l'atteindre et la corde en bas lovée comme une couleuvre morte. Ci gît gégé décomposé, tétanisé sur le caillou, déjà mort et d'un coup plus rien à foutre, qu'une envie tout lâcher et cet enfer sera fini...De béton je deviens liquide et quitte la paroi et là le bonheur, c'est doux, nirvana, légèreté, une vraie glisse, une caresse de l'air, le pied quoi et bing retour sur terre, la corde se tend, Goulvain arraché du sol me croise, là dans l'instant son putain de sourire a disparu, est monté de 3m. Moi tranquille, atterrissage en douceur, 1m du sol, je viens de me prendre un vol de 16m. Accueilli comme un prince le dgé, rires et embrassades, putain le combat, je lisais le respect dans leurs yeux, histoire de ne pas en avoir chié pour rien j'ai même interprété qu'il pourrait y avoir une pointe d'admiration. Bref, deux secondes avant j'étais seul en plein désarroi et là je me la pétais dans les grandes largeurs. Avec la chaleur des potes, là, que du bonheur, fêté fissa devant une mousse, c'est ma madeleine (pour les incultes, de Proust) j'en ai encore le goût dans la gorge rien que d'y penser. Tiens je fais une pause et vais m'en jeter une, à toute!

Bon puisque le ton est à la confiance-suis revenu-justement pour vous dire que l'année qui suivi, j'ai grimpé partout, taquet, terreur, je passe mais j'ai soigneusement évité la Biskoas. Pas question de bis répétita. Et quand j'y suis retourné je l'ai randonné, valait mieux, vous auriez vu la gueule du clou, plié en deux qu'il était mais il n'avait pas giclé. Je l'ai remercié en passant. L'ai grimpé détendu c'est toute l'histoire.

Avec le recul, je comprends pourquoi un côté de moi aime la corrida. Dans la Biskoas, à vue, j'étais le taureau dans l'arène. A mon retour plus d'arène ni de taureau. Quel changement avait opéré? Quel bon côté y a t-il dans une passion? Je crois qu'une passion nous porte par une espérance. La grimpe est une façon-au sens artisanal de façonner- de donner forme à l'espérance. Il y a en nous une puissance qui cherche à se rendre sensible, à sortir d'elle même à se soulever. Mon premier «soulèvement» dans la Biskoas avait produit un putain de vol inaugural gravé dans ma chair. Je connaissais le prix d'un soulèvement immature, trop vert pour la voie, le rocher sanctionne, c'est du réel, pour ça qu'il fait causer. Je peux toujours m'imaginer être un oiseau, dans la réalité j'ai plombé. M'évoque une aquarelle de Paul Klee, angélus novus, dont les bras et les mains du personnage pourraient être des ailes.

Qu'il s'agisse de dieu ou autre chose les peintres nous montrent toujours des corps tendus, les bras en l'air dans le rapport à l'espérance, une tenue au-delà de soi vers une extériorité faite à la fois du soulèvement et d'émotions dans le vibrant du corps. Ils montrent un désir vers...qq chose..d'autre..un ailleurs...une prise clef! J'aime cette monstration, les peintres ne démontrent pas. Grâce à leur silence, t'es toujours libre de ne rien voir.

Vous invite à connaître ce mouvement, ce soulèvement qui vous pousse à gravir votre putain

d'Everest quel que soit le rocher? Qu'il puisse se passer ce moment d'intime avec quelque chose que produit la nature et qui résonne en vous hors raison. Joyeux, tu grimpes plein d'allégresse au cœur, ça circule, c'est fluide, c'est presque de la glisse jusqu'à oublier à quel point nous sommes changeants, à la fois façonnables mais aussi par nature vite débordés. C'est là qu'il y a du boulot, «savoir» se tenir- notion de tenue- sur la crête de nos émotions sachant que ça peut basculer fissa style angoisse radicale du sujet divisé dans ses réactions.

L'homo grimpadus croit que c'est le rocher qu'est fissuré, à tendance le bestiau à négliger, car ce con aime son ignorance, qu'en grimpe le plus fissuré c'est pas le rocher. Y a ka se rappeler à quelle vitesse de la lumière on peut se déliter. Friable le bestiauuu! Suffit pas d'être fort en musssques. Dans certaines situations, justement ou on aurait besoin de compter sur eux et ben issent dégonflent et fondent tels neige au soleil. A ma brave dame on n'est jamais trahi que par les siens. Pas une raison pour baisser les bras, on va pas se laisser abattre, ah! Magie de la lave humaine. Toujours répéter ses gammes, les affiner pour rater de mieux en mieux.

Il faut imaginer Sisyphe heureux dit Camus. Pour un grimpeur authentique c'est la voie. Etre à la hauteur de la situation dans laquelle on se trouve ne veut pas dire obligation de réussite à tous prix. C'est évidence qu'avec mer ou montagne le renoncement fait partie de la capacité d'être et surtout de rester en osmose avec la puissance de ces éléments. Je pense que ce style de passion avec notre activité nature exige de différencier radicalement en nous nos pulsions de pouvoir de nos affects de puissance.

Pouvoir et puissance sont chemins différents, voir opposés. J'irai jusqu'à soutenir d'instaurer la lutte des classes consciente entre eux pour affermir nos capacités de choix.

A un moment ou un autre le pouvoir en nous voudra instaurer sa vision surplombante, il veut croire qu'il domine ou maîtrise la situation, foutaise que cela, il pousse au dogmatisme, pouvoir est superstition, il organise la peur en voulant croire à l'instrumentalisation comptable, mais tout ce gros lourd logistique-véritable religion de nos jours- fait pschiiit! Face aux éléments et je ne parle pas là de la nature dont l'homme alors dit d'elle qu'elle se «déchaîne», comme si elle en avait...des chaines! Donc je ne parle pas de ce que je connais en montagne, rocher gelé par la glace...et quand elle fond les blocs qui se décèlent et tu passes des heures à jouer au chat et à la souris pour pas t'en prendre un sur la cabessa. Je ne vous parlerais pas non plus de te retrouver sur un col à 4000m avec une tempête qui se lève, des vents à plus de 100 kmheure, la température qui passe à moins 20, ma Claudia qui en une minute chrono devient aussi mobile qu'un bloc de glace et que cerise sur le gâteau vu le vent et la neige soulevée, le premier de cordée devient alors invisible à son second pourtant encordé à 5m. Que ce second en fait est sa seconde, mon pote suisse vient de se marier et nous entendons alors icèle qui hurle en pleurant «je suis jeune mariée, je ne veux pas mourir là, reviens!!» bien sûr, elle pouvait hurler tout ce qu'elle pouvait, Yves son chéri, dans le vacarme, n'entendait rien. On s'est regardé, les mecs, la décision était simple, une minute pour décider de creuser un igloo, s'y enfouir et attendre que ça passe ou revenir fissa en arrière pour tenter de rechopper nos traces déjà en train de disparaître dans le bordel ambiant et de refaire le point tous les 50m.

Je ne vous dirais pas ce qu'on a réellement fait, suspens oblige, non mais je m'emballe, c'est pas de ça dont je voulais vous parler...

Ah oui être à l'affût de nos affects de puissance, irréductibles dans leur diversité, surprenants voir marrants car pouvant produire de la sérénipidité. C'est à dire produire des capacités, des idées, des élaborations surprises que vous ne cherchiez pas puisque cette puissance est alors ignorée de vous. Par moment il faut que ça nous échappe pour être fécond, créatif, singulier, tendu-détendu au surgissement. Soudain qqchse du corps échappe, soulèvement, bifurcation, sédition et le mouvement devient souple, fluide, facile, évident, non effort. Ce mouvement insurrectionnel ne se capitalise pas, ne peut devenir ni consistance ni permanence. Par contre il peut devenir rythme plutôt que force et rage, plutôt que stase et accumulation. Reste à écouter son Rythme. Rythme n'est pas musique militaire. Rythme ne met personne au pas. Mais il autorise voire stimule la coopération dans un club, la mise en commun de la multiplicité des puissances singulières des chacuns pour produire du commun.

Choisir de s'encorder à l'autre n'est pas rien. Et si c'était une mise en commun pour mieux prendre le pouls des possibles, nouveaux horizons, perspectives, sommets ou pas. S'encorder ne serait-ce pas se nouer à l'espérance jubilatoire de l'empoignade au monde, sensibles ensemble à la beauté du monde. Ça a une autre gueule que de s'enfermer dans une grimpe autistique au prétexte de perfer.

Pour moi la question de l'affinité est au cœur de notre pratique. Si rythme, affinité il y a. Il faut que ça pulse pour vivre un projet et l'imprévu fatalement risqué impliqué en amont. Confiance en l'autre. Ce crédit fait à l'autre est valeur d'engagement. Droiture dans ce mano à mano entre deux.

L'aventure interdit le n'importe quoi. Dans l'aventure «nature» y a l'inouï de se décider à franchir le pas, à s'ouvrir au vertigineux de ses émotions, à balancer sur ses différentes arêtes, à quitter notre humanité triste, résignée, victime repliée dans le confort de l'étale, voulant croire à la marée basse continue, bâtir ses fortifications sur le sable des intérêts de pouvoir et d'argent creusant des ambitions sans audace et sembler jouer aux jeux rusés de la société.

Quand tu t'arraches dans une voie, tu renverses ce si lassant réel sur lequel tu glisses comme sur une peau de banane. Ton esprit devient essor. Ce n'est plus ce temps proustien où se rate d'avance toute possibilité d'existence. C'est un temps où «là je me retrouve», impression de refaire connaissance avec quelque chose que j'avais au fond mais que je néglige, voire enseveli d'habitude. C'est le sentiment d'urgence d'exister et que là pour rien au monde je ne veux rater.

Là peu m'importe si mes doigts s'ouvrent et que je me ratasse. Là je suis au monde, du monde, le monde. Me tenir dans mon existence dénude tous les semblants. Banal de passer ma vie à la fenêtre. Là, en paroi, je vis une fenêtre de mon existence, j'apprends.

L'ennui sombre en lassitude quand mon cœur desséché n'entend plus rien des arbres, ne sent plus l'appel des faces rocheuses. L'inouï, c'est perdre la sensation du monde, d'être monde, de ne plus vibrer aux premières lueurs de l'aube, d'être sec au désir, de ne plus dévorer le monde. La vie est lassante quand elle s'en rabat à l'excès sur des impressions normalisées, des jugements codifiés où je ne suis que l'instrument de leurs roucoulaudes sans fin.

Mes plus grands kifs, c'est pas la perf. C'est de me retrouver avec certains débutants en paroi et d'assister au surgissement de leur banane, il leurs pousse des ailes. Tout étonné car souvent loin de l'avoir soupçonné. Partager ce temps d'ouverture, ça, c'est le kif.

Autre affinité, être encordé avec un ouvrier et œuvrer ensemble à chercher les plus beaux pas ou les plus logiques offerts par cette nouvelle ligne qu'on vient de repérer sans être sûrs du résultat final. Cette capacité à se tenir dans un relatif inconnu, bien accompagné, c'est du kif intégral. Un seul mouvement alors, j'ai envie que plein d'autres grimpeurs découvrent en eux cette passion de l'ouverture, du sentiment de défricher le monde même si ce n'est qu'un bout de caillou, la beauté est là aussi. Invitation à appréhender du rêve niché dans les interstices, aspérités de la roche qui te tend les bras.

Allez les p'tits loups assez déliré pour aujourd'hui

Salut les dieux, les gueux, les chiens, les riens, les clodos célestes,

bises et à la prochaine,G